

PRIX D'ABONNEMENT
Franco pour la Suisse
Un an ..... fr. 10.—
Six mois ..... » 5.—
Trois mois ..... » 2.50

L'IMPARTIAL

PRIX DES ANNONCES
10 cent. la ligne
Pour les annonces d'une certaine importance on traite à forfait.

JOURNAL QUOTIDIEN et FEUILLE D'ANNONCES

paraissant à la Chaux-de-Fonds, tous les jours excepté le Lundi.

Table with columns for 'ABONNEMENTS ET ANNONCES', 'GARE CHAUX-DE-FONDS', and 'ADMINISTRATION'. It contains numerical data and station names.

L'IMPARTIAL de ce jour paraît en 8 pages avec le grand feuilleton.

Tirage: 7400 exemplaires

— JEUDI 5 JUILLET 1900 —

La Chaux-de-Fonds

- Union chrétienne de Jeunes Gens (Beau-Site). — A 8 1/2 heures Causerie de M. Pillichody sur la guerre turco-grecque.
Sociétés de musique
Orchestre l'Espérance. — Répétition à 8 1/2 h.

- Réunions diverses
I.O.G.T. Répétition de la Section de chant vendredi à 8 1/2 heures du soir.
Société fédérale des sous-officiers (groupe d'escrime).

- Clubs
Club nachâtelois. — Assemblée vendredi à 8 heures au local.
Club du Gibus. — Rendez-vous à 8 h. s.

LE VOYAGE DE LOTI

LA VILLE ROSE

(Suite et fin.)

C'est maintenant la brusque tombée du jour ; le camaïeu rose à bouquets blancs commence de pâlir partout à la fois, sous un ciel couleur de pervenche, tellement saturé de poussière que la lune argentée y paraît blême.

En bas, les larges chaussées se dépeuplent, — car les cités orientales ne connaissent point de vie nocturne.

de jade, fixent un groupe de petits enfants de la famine, qui haletent par terre, à deux pas d'elle.

Les marchands se hâtent de replier leurs étoffes multicolores, de ramasser dans des corbeilles leurs cuivres brillants, leurs plateaux et leurs vases, ils regagnent leurs demeures, découvrant peu à peu les groupes de décharnés qui gisaient parmi leurs gais étalages.

Ils s'isolent, les groupes agonisants ; autour d'eux le vide se fait et les révèle plus nombreux. Bientôt on ne verra plus que leurs formes spectrales et leurs guenilles, dont le sol restera jonché.

Hors des murs, dans la campagne désolée, tous les arbres sans vie se peuplent prodigieusement, à cette heure crépusculaire. Les aigles, les vautours ou les paons magnifiques s'y groupent par famille, formant des épaissieurs au milieu des branchages légers qui n'ont plus de feuilles ; leurs cris du jour peu à peu s'apaisent, finissent en appels intermittents, de plus en plus espacés. Les voix geignantes des paons sont celles qui persistent le plus avant dans le soir, et bientôt les chacals lugubres commencent à y répondre.

Dix heures : très tard pour cette ville où tout s'arrête presque avec le jour. La campagne alentour est devenue infiniment silencieuse. Dans les lointains, on dirait du brouillard ; mais c'est de la poussière encore, puisque tout est desséché. Sur le sol poudré à blanc, tombe la lumière blanche de la lune, et sur les arbres morts, sur les cactus couverts de cendre ; avec le refroidissement soudain de la nuit, cela donne l'illusion de la neige et de l'hiver. Il va faire froid pour les petits mourants, qui sont tout nus à râler par terre.

En dedans des murs, c'est le silence comme au dehors. A part des musiques assourdies, qui se font çà et là au cœur des temples brahmaniques, on n'entend plus rien. Par les hauts escaliers de ces temples, que gardent des éléphants de pierre, montent ou descendent quelques derniers groupes en vêtements blancs ; ailleurs, plus personne, et les rues sont vides, — les longues rues droites, qui paraissent plus larges et plus immenses, sans passants ni cortèges. Dans le calme nocturne, la ville de camaïeu rose, rose encore sous le rayonnement lunaire, semble avoir agrandi le décor de ses palais et de ses miradors dentelés.

Mais, sur les chaussées, à côté de ces sacs de grains amoncelés par peur de la famine et surveillés par des gardiens à bâtons, restent aux mêmes places les tas noirâtres, haletant sous des loques, les tas macabres, la foule effondrée des meurt-de-faim. On voit aussi, de distance en distance, des petites niches, des petites guérites de pierre, qui pendant le jour disparaissent dans la foule ; chacune d'elles abrite un dieu, l'horrible Ganeshi au visage d'éléphant, ou bien Shiva prince de la Mort, et chaque idole a sa guirlande de fleurs, et aussi sa lanterne qui brûlera jusqu'au jour.

C'est presque informe et indéfinissable, ces tas couverts de haillons, qui font toutes ces taches noires dans le gris rose de la ville enchantée ; mais il en sort de temps à autre une toux, un gémissement ou un râle ; parfois aussi des os de bras se relèvent et s'agitent, secouent fébrilement les guenilles, — ou bien ce sont des os de jambe, réunis par une grosse rotule saillante... Pour ceux-là qui sont par terre, qu'importe le jour bruyant, ou la nuit tranquille, ou le radieux matin, puisqu'il n'y a plus d'espérance, puisque personne n'aura pitié, puisqu'il faut rester où la tête alourdie est tombée, et attendre là, sur le même pavé, que vienne la grande crispation qui finira tout...

Pierre Loti.

P. S. — La ville rose, dont j'ai essayé de rendre le charme de féerie et l'horreur dantesque, est Jeypore, capitale de l'un des Etats rajpoutes. Le chemin de fer y passe à présent ; tout le monde peut donc y aller voir et contrôler mon dire.

circonstance, ils ont donné de l'argent et pris des mesures pour secourir ; je sais aussi que l'insouciance des Indiens est parfois déconcertante et que les secours sont difficiles à organiser dans certaines régions éloignées du gouvernement central de l'Inde. Mais c'est égal, il faudrait faire dix fois plus encore et donner bien davantage ; — car enfin ceux que la famine tue par milliers sont des sujets de Sa Majesté Britannique ; quelques-uns ont été de ses soldats, et leurs frères se battent à cette heure au sud de l'Afrique dans les rangs anglais pour une cause qu'il ne m'appartient pas d'apprécier... On n'a pas été pris à l'improviste, puisque depuis deux ans le fléau était prévu et presque commencé. Et il reste ce fait incontestable : à notre époque, dans un pays que l'on a sillonné de chemins de fer pour en drainer les richesses, dans des villes comme Jeypore et comme tant d'autres, que de nouvelles voies ferrées mettent en communication rapide avec des pays d'abondance et où réside un gouverneur anglais auprès du roi indien, des hommes agonissent en tas dans les rues, la tête sur le pavé, à côté des sacs de riz amoncelés, au milieu des musiques et des cortèges de fête !...

Si ceci pouvait être lu à Londres et à Calcutta, et y réveiller un peu de pitié, dut-il m'en revenir quelques haines de plus, je serais trop heureux de l'avoir écrit. Et la nourriture frugale d'un Indien coûte à peu près trois sous par jour ! P. L.

La vie à Paris

Paris, 2 juillet.

Les attractions de l'électricité — Les admirations des badauds — La question du jour — Montjarret et les potins.

Le Palais de l'Electricité, au Champ-de-Mars, est maintenant absolument séduisant. Il y a là des merveilles, auxquelles la plupart des pays ont collaboré. Sans doute, la grande foule, en passant devant la plupart, ne voit que de l'hébreu. Il faut être électricien ou bon amateur pour voir clairement le but, l'utilité et l'emploi de tel ou tel appareil. Cependant des séances de démonstration rendent tangibles certaines choses. Et puis, dans ces masses humaines qui s'agitent autour des pavillons, se trouvent des gens qui ont le désir de s'instruire.

La Salle des Illusions, où l'on vous montre des palais féériques et changeants grâce à un jeu de miroirs mus par des fils électriques qu'actionne dans son laboratoire un praticien assis devant un clavier sur lequel il promène ses doigts, attire depuis quelques jours tous les curieux. Un service d'ordre contient la foule, car il n'y a de la place que pour quatre cents personnes. On fait défiler les gens par gros paquets. C'est peut-être la chose la plus extraordinaire de l'Exposition, mais non la plus géniale et puissante.

On me faisait remarquer que la classe nombreuse des badauds a des admirations extraordinaires. Ils tombent en contemplation devant une Vénus de Milo en chocolat, un temple grec en boîtes de conserves, une tour Eiffel en bobines de fil. Et les cris de joie de ces ingénus sont vraiment adorables. Une dame du meilleur monde s'écriait, au Grand Palais, devant un portrait en pied habillé d'une superbe redingote : — On dirait du drap.

Mais pas un mot sur le tableau. Si l'artiste eût été là, cette exclamation, qui rabaisait son talent au niveau du bon goût d'un tailleur, l'eût sans doute mortifié.

On ferait un livre de toutes les observations humoristiques qu'on note au passage de la foule.

L'affaire de Montjarret, ce fameux piqueur de l'Elysée a plus émoüillé ces jours la petite chronique que ne l'eût fait la subite disgrâce d'un de nos ambassadeurs. Montjarret remercié, cassé aux gages comme un petit laquais par le président de la République, ainsi que le premier cocher, pour s'être tous deux injuriés et battus devant les écuries et des soldats de la garde de Paris, — fut de ces providentiels événements à mettre en joie tous les potins de France et de Navarre. La chose est

pourtant fort simple, fort ordinaire. Pourquoi est-ce que M. Loubet ne pourrait pas donner un congé définitif à son chef des écuries sans que le public y mit son nez. Car, après tout, la fonction de Montjarret n'était qu'un emploi subalterne.

Mais le traditionnel gala avait prêté un grand relief à cette fonction d'organisateur des équipages. Tel chef de cuisine de roi a pu devenir plus célèbre que le premier ministre. On ne se souvient plus du nom du premier ministre, on se rappelle celui du cuisinier. Qui sait ? Au siècle prochain, les conscripts ne pourront peut-être pas citer de mémoire exactement la série des présidents de la République depuis 1871 à 1900, et ils n'ignoreront pas qu'il exista un Montjarret qui, tout coururé d'or, galopait devant ces présidents et faisait l'admiration de la foule badaude. Résignons-nous : le nom de Montjarret est déjà historique.

Le célèbre piqueur a eu les honneurs de l'interview. Des reporters sont allés lui demander gravement si son départ n'avait pas une cause politique.

Mais les réponses sont tellement contradictoires que les prétendus entretiens qu'on nous a servis doivent être classés parmi les fables. Des journalistes nationalistes plus zélés qu'adroits eussent été ravis d'exploiter la « popularité » de Montjarret contre son ancien maître. Seulement, ce diable de pugilat, brusque dénouement d'une haine, d'un drame qui se déroulaient depuis longtemps dans les écuries de l'Elysée, a gâté les combinaisons que leur suggérerait leur machiavélisme politique.

La dernière fois que je vis Montjarret, ce fut devant l'Odéon, dans cette soirée récente où la Comédie-Française offrait au roi de Suède une représentation de gala. Le spectacle allait prendre fin. Montjarret en costume de ville, donnait des ordres brefs aux équipages qui se rangeaient sagement devant le perron. Il paraissait vieilli, empâté. Ce n'était plus le fringant piqueur de Carnot ou de Casimir-Périer.

La gloire de ce « personnage » s'est formée non sous Carnot, qui subissait plus qu'il ne recherchait la grande étiquette, mais sous Casimir-Périer, un sportsman de valeur, qui se proposait de donner au gala de l'Elysée une reluisance toute spéciale.

Quand donc Casimir-Périer fut élu président de la République, on sut que le nouveau chef de l'Etat entendait avoir un train de maison en rapport avec sa grande fortune ; il aurait les plus beaux chevaux et les plus magnifiques équipages. La foule, dont le reportage avait d'ailleurs fouetté la curiosité, attendit avec la plus vive impatience sa première sortie officielle. Et Montjarret bénéficia dans une large mesure de ce plaisir que prennent les badauds aux choses d'apparat. Un équipage à la Daumont, précédé d'un piqueur, ça ne s'était pas vu depuis longtemps : ce fut une ovation triomphale.

Donc, aux yeux du public avide de figuration, Montjarret était devenu comme un accessoire obligé des cérémonies officielles. On l'acclamait lorsqu'il sortait dans son beau costume galonné. Et puis, il avait un nom qui résonnait bien et se figeait dans les mémoires. Vous verrez qu'un auteur de théâtre s'en emparera avant qu'il soit longtemps.

Déjà l'on se préoccupe de savoir quelles figures seront le nouveau piqueur et le nouveau premier cocher qu'on verra à la sortie officielle du président de la République, le 14 du présent mois. Tout de suite on fera la comparaison. L'un monte-t-il mieux à cheval, l'autre conduit-il mieux que le prédécesseur ? Ce sera une terrible épreuve pour eux. La petite chronique aiguise déjà son crayon.

C. R.-P.

Nouvelles étrangères

Allemagne. — Berlin, 4 juillet. — Un journal avait répandu le bruit que le Reichstag serait incessamment convoqué. Dans les cercles bien informés, on estime que cette nouvelle est inexacte.

Paris, 4 juillet. — M. Loubet a fait exprimer au gouvernement allemand ses condoléances pour la catastrophe de New-York.











pourriez même les emmener avec vous, ça ne serait pas désagréable. Un petit voyage leur ferait du bien.

— Il serait beaucoup plus simple de les fusiller, reprit le chef de la patrouille.

— Ça m'est égal, si vous y tenez.

— Où sont-ils, ces individus ?

— Ce sont eux qui parlementent en ce moment avec Branche d'Or, votre chef. Vous les reconnaissez, et vous direz à Branche d'Or qu'il nous rendra là un service signalé... Ah ! un mot encore : ajoutez pour celui qui s'appelle le baron de Lanteuil, un rénégat passé aux patriotes, tous les compliments du comte de Nantilly.

— Vous serez obéi, mon capitaine. Et l'autre comment s'appelle-t-il ?

— Lopart, c'est l'intendant du château, le plus immonde coquin du pays de Sautron. Adieu, mon brave.

Le comte serra vigoureusement la main du chef de patrouille et sortit du parc. Le Goff rentra chez lui, à l'Étang-Rouge, avec les valises et le coffret à bijoux, pour les mettre à l'abri de dangereuses recherches. Les Pierlaud emmenèrent Juliette à la Robinière, tandis que Dominique et son maître filaient au grand trot sur la route de Nantes, avec l'intention de coucher au hameau du Massacre, à très courte distance de la ville.

## XII

### L'enlèvement.

Revenons aux dames de Kermor, que nous avons laissées dans le boudoir après le départ de Mathias et du comte de Nantilly.

La marquise manda aussitôt le cocher Jérôme et lui donna l'ordre d'atteler pour cinq heures précises. En attendant l'heure, elle s'assit devant son secrétaire et s'occupa du classement de ses papiers. Elle brûla tous ceux qu'elle ne voulait pas emporter ni conserver au château et renferma les autres dans un sac qu'elle alla déposer au fond d'une cachette pratiquée au rez-de-chaussée de la tour contiguë à sa chambre.

Pendant qu'elle vaquait à ces occupations, Geneviève, aidée de Juliette, remplissait d'effets d'habillements et de lingerie deux petites valises, et préparait tout pour le départ du lendemain.

Quand la marquise eut à peu près terminé le classement de ses papiers, elle chercha aussi à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Depuis deux jours les événements s'étaient singulièrement précipités, et la situation des habitants du château avait subi de changements notables.

La marquise se demandait si ce qui venait de se passer n'était pas un rêve. Cette requête insolente du baron de Lanteuil, suivie de si près des fiançailles de Geneviève avec le comte de Nantilly, auquel l'avant-veille encore elle marquait une froideur polie, cette intervention soudaine et tutélaire de Mathias, qui s'était, jusque-là, dressé devant elle comme un reproche vivant, comme le témoin toujours présent d'un drame sanglant ; qui, enfin, représentait à ses yeux l'incarnation de la pensée vengeresse du feu marquis, son mari... Était-ce bien vrai ?

Sa fille promise au filleul de son mari, au fils de la comtesse de Nantilly, au protégé de son ennemi ! Était-ce possible ?

Elle n'aurait jamais rêvé une solution pareille, qui

la sauvait d'une situation doublement inextricable, la délivrait des obsessions odieuses du baron de Lanteuil en même temps qu'à l'égard de Geneviève, cette solution annulait une clause inique, la marquise le pensait du moins, cruelle en tout cas, du testament de M. de Kermor clause que la marquise n'avait jamais osé faire connaître à sa fille.

Or, d'après cette clause, tous les biens du marquis, dont il laissait d'ailleurs la jouissance à sa femme sa vie durant, devaient revenir, à la mort de celle-ci, au comte Gaétan de Nantilly ; de sorte que Geneviève, fille unique, qui passait dans le pays pour une riche héritière, se trouverait plus tard réduite à la fortune personnelle de sa mère.

Quant au comte de Nantilly, il ne savait rien, ne se doutait de rien et ne devait rien savoir tant que vivrait la marquise.

Ceci explique pourquoi Mme de Kermor l'avait toujours accueilli froidement. Sachant qu'il hériterait plus tard au lieu et place de sa fille, elle n'aurait jamais voulu que Mathias pût soupçonner de sa part un calcul, l'arrière-pensée de vouloir réparer par un mariage habilement amenée l'injustice commise envers sa fille.

Elle s'était résignée à mourir sans chercher à soustraire à l'implacable décision de son mari celle qui portait le nom de Geneviève de Kermor.

Par bonheur pour l'enfant, Mathias, moins implacable que le mort, s'était laissé séduire par la gentillesse de Geneviève. Il avait remarqué le penchant de son pupille pour elle, la réserve pleine de dignité de la malheureuse mère, et il s'était dit :

— Le marquis, mon maître, ne m'a pas défendu de marier son filleul, eh bien, je le marierai, et l'enfant innocent ne paiera pas pour la mère coupable. Geneviève aime le comte, qu'elle croit pauvre, elle sera sa femme, et la fortune de Kermor restera intacte.

Il hésitait cependant, bien qu'il eût reçu les confidences de M. de Nantilly et qu'il eût, en quelque sorte, provoqué ses visites au château. Mais quand il vit que la marquise, dont il avait remarquée l'aversion à peine dissimulée pour le comte de Nantilly, — aversion qu'il s'expliquait et ne pouvait s'empêcher d'excuser, — n'hésitait pas à remplir auprès du blessé l'office de sœur de charité, quand il eut compris que cette femme altière considérait ce devoir comme une expiation, son hésitation diminua.

Un autre motif, où entraient une pitié profonde, leva ses derniers scrupules. L'étrange demande de M. de Lanteuil ne pouvait aboutir. Mathias comprit qu'il devait intervenir sans retard, car il était à craindre que la marquise, éperdue, ne sachant comment sortir de cette impasse épouvantable, commit quelque imprudence, laissât échapper un aveu compromettant, capable de lui enlever le respect de sa fille.

Or, Mathias voulait que la marquise vécût et mourût respectée, comme l'avait exigé son colonel.

Aussi, malgré les douleurs de la situation présente, malgré les souffrances de l'exil en perspective, Mme de Kermor se sentait-elle soulagée d'un poids immense, et reconnaissante au fond de l'âme envers le vieux solitaire, qui avait dénoué si rapidement et si généreusement une situation inextricable.

(A suivre.)

# LA LECTURE DES FAMILLES

## FEUILLETON

### L'IMPARTIAL

JOURNAL QUOTIDIEN ET FEUILLE D'ANNONCES, PARAISSANT A LA CHAUX-DE-FONDS

Prix d'abonnement : Un an, fr. 10; six mois, fr. 5; trois mois, fr. 2.50

## L'ÉTANG MAUDIT

PAR

THÉODORE CAHU

DEUXIÈME PARTIE

TREIZE ANS APRÈS

Comme sous l'impulsion d'une idée subite, Juliette reprit :

Justement le portier me l'a réclamée au moment où j'allais souper, de la part de l'intendant. J'ai trouvé ça louche et j'ai répondu que je l'avais perdue.

— Tu as bien fait ! Et maintenant en route. Comme il est tard, Mathias te tiendra compagnie.

— Non, dit le solitaire, Yvon la conduira.

— Ça me va, fit Yvon, qui faisait à l'occasion un brin de cour à la camériste, et malheur à qui la touche.

Juliette ne parut pas mécontente et partit avec Yvon.

— A présent, causons un peu, proposa Mathias à Gaétan. Que veux-tu faire ?

— Me trouver au rendez-vous à l'heure dites, pénétrer dans la chambre de Mme de Kermor et y attendre ces bandits.

— Après ?

— Il reviendront infailliblement dans cette chambre, où je me tromperais fort, pour fouiller partout.

— C'est probable.

— J'espère alors entendre de leur bouche le récit de l'aventure, savoir d'eux enfin ce qu'ils ont fait de leurs prisonnières. En mettant les choses au pire, ils laisseront toujours échapper quelques renseignements.

— Tu n'iras pas seul ?

— Non, tu m'accompagneras avec Dominique. Partons vite, il est neuf heures, la nuit est très sombre, on ne peut souhaiter un meilleur temps.

Sur l'ordre du comte, Dominique sauta en selle, prit en main le cheval de son maître et partit en tête. Gaétan fit la route à pied avec Mathias et Jacques Pierlaud qui voulut absolument les accompagner. Une demi-heure après ils arrivèrent à la porte du parc.

Le château de Kermor, situé dans un joli vallon, entre la Chézine et la route de Saint-Etienne-de-Montluc, était entouré de coteaux boisés. Bâti au XIV<sup>e</sup> siècle, ses tours rondes, massives, couronnées de mâchicoulis, rappelaient l'époque guerrière de la féodalité, mais la partie méridionale, abattue au commencement du règne de Louis XIII, avait été reconstruite dans le style du temps ; les grandes tours servant d'angles étaient restées intactes. Derrière cette façade s'étendait un parc immense, entièrement clos de murs.

Un fossé profond entourait l'énorme bâtisse sur trois faces, mais il était toujours à sec, une dérivation de la Chézine qui le comblait autrefois, ayant été depuis longtemps coupée par un bâtredeau.

L'entrée de la cour d'honneur, fort spacieuse, regardait le nord. Elle était de plain-pied avec le sol. Une pelouse gazonnée, piquée çà et là d'arbres gigantesques et agrémentée de jolies corbeilles de fleurs, occupait le centre de la cour. Près de la grille, la logette du portier.

Les appartements de la marquise étaient situés dans le bâtiment neuf. Les fenêtres dominaient de vingt pieds environ le fond du fossé. Ces appartements, contigus aux tours, communiquaient avec elles par des portes dérobées.

M. de Nantilly interrogea Mathias, à qui le château était depuis longtemps familier.

— N'aie aucune préoccupation à ce sujet, lui dit le solitaire, je connais les moindres recoins du château et les issues secrètes ; je t'accompagnerai, et je me charge de te guider.

Il finissait de parler quand la porte s'ouvrit et Juliette parut.

— Venez, dit-elle à demi-voix. Ils ne sont pas encore arrivés.

Dominique resta dehors avec les chevaux, embusqué derrière un massif d'arbres, en compagnie des deux Pierlaud, qui gardaient la porte.

L'obscurité était profonde. De gros nuages gris couraient dans le ciel, interceptant la clarté des étoiles. Comme l'avait dit M. de Nantilly, on ne pouvait souhaiter un meilleur temps.

Précédés de Juliette, ils rentrèrent au château sans rencontrer personne, et Gaétan donna la consigne à la femme de chambre :

— Tu te tiendras dans le vestibule, et, en cas d'alerte, viens nous prévenir.

— Oui, monsieur le comte.

— Où est la clef de la porte de la tour, demanda Mathias.

— Dans le tiroir du secrétaire de madame.



Les deux hommes se dirigèrent vers la chambre de Mme de Kermor, munis d'un flambeau que Juliette avait préparé.

— Il y a gros à parier, dit Gaétan, que ces coquins ne resteront pas longtemps... Après avoir fait main basse sur quelque objet précieux, ils retourneront pour veiller à la garde de leurs prisonnières.

— C'est probable, et il faut découvrir à tout prix où elles sont.

— Aussitôt qu'ils partiront, répliqua M. de Nantilly, je me mettrai à leur poursuite. C'est dans ce but que j'ai amené les chevaux. Mais j'espère qu'ils vont nous renseigner sans le vouloir; cela nous fera gagner du temps.

M. de Nantilly ouvrit la porte de la marquise. Un rapide coup d'œil jeté dans la pièce leur permit de constater que le départ de la marquise était resté, dans sa pensée, fixé comme il avait été convenu.

Ils virent, dans un angle de la chambre, une toute petite valise encore ouverte aux trois quarts et remplie d'objets de lingerie. Dans le boudoir attenant, une autre valise, celle de Geneviève probablement.

— Le plus pressé, dit le comte, est de sauver le coffret aux bijoux.

Il jeta un regard au-dessus de l'armoire. Mathias pendant ce temps, ouvrait le secrétaire et prenait la clef de la tour.

— C'est haut, dit le comte. Il faudrait une échelle.

Le solitaire s'approcha de l'armoire, s'arc-bouta entre le meuble et le mur, solidement.

— Grimpe sur mon dos, tu seras à hauteur, ce n'est pas bien malin.

— Oui, de cette façon, j'arriverai.

Debout sur les épaules du solitaire, il palpa la muraille en tout sens. A un endroit, la tapisserie céda sous la pression des doigts.

— C'est là, dit-il.

Il tira de sa poche un poignard et déchira la tapisserie de haut en bas. Puis, jetant l'arme à terre, avec la main gauche il saisit un des morceaux de la tapisserie fendue, qu'il écarta violemment. Par l'ouverture ainsi pratiquée, il aperçut une petite boîte en fer, munie d'une poignée.

— J'ai le coffret, s'écria-t-il.

— Alors, dépêche-toi de descendre, car tu n'es pas léger.

— J'ai grandi riposta le comte.

Il sauta à terre, déposa le coffret sur la table et dit à Mathias :

— Plaçons d'abord les valises en sûreté; nous reviendrons après nous mettre en embuscade derrière les rideaux du lit, car ils viendront fouiller dans les papiers, dans les tiroirs, chercher l'argent. Or, tout cela est ici. En attendant, emportons les valises.

Il les ferma vivement et en prit une dans chaque main pendant que Mathias ouvrait la porte qui donnait accès dans la tour.

Gaétan les déposa sur l'escalier.

A ce moment Juliette entra toute effarée.

— Les voici, dit-elle. Ils arrivent à cheval. J'ai fermé toutes les portes derrière moi pour vous donner le temps de les entendre venir.

— Bien, dit le comte rapidement. File dans la tour, attends-nous derrière la porte, et quoi qu'il arrive, n'aie pas peur.

Il l'entraîna, poussa la porte, donna un tour à la ser-

sure et mit la clef dans sa poche. Il était temps. Un bruit de pas lourd venait du vestibule; les deux hommes éteignirent le flambeau et disparurent derrière les rideaux.

— Et moi qui oublie le coffret! s'écria de Nantilly en s'élançant.

— Trop tard, répondit Mathias en le saisissant par le bras, d'un geste rapide.

Lopart et le baron entraient au même moment; le comte n'eût que le temps de se blottir dans sa cachette. Un domestique les éclairait, un flambeau dans chaque main, qu'il déposa sur la table avant de se retirer.

Lopart était porteur d'un énorme registre, qu'il plaça entre les deux flambeaux.

M. de Lanteuil aperçut le coffret.

— Tiens, dit-il, qu'est-ce que c'est que ça?

— Une vieille boîte, grogna Lopart, vous le voyez bien.

— Elle est diablement lourde, répliqua le baron en la soulevant. Qu'a-t-elle fourré là-dedans, ma chère tante?

— Lourde ou légère, que vous importe. Occupons-nous d'affaires, s'il vous plaît, et laissons-là ces futilités.

— Avec toi, on n'a jamais le temps de souffler.

Lopart fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Voici le registre de tous les domaines, dit-il. Il contient le nom des fermes, le taux des fermages et leur valeur vénale d'après la dernière estimation, qui date de 1791; ensuite le nom et la contenance des bois, taillis et futaies; enfin, les étangs et moulins. Un autre registre est spécial au domaine de Kermor qui vous appartient je le remettrai à l'intendant que vous choisirez; il est chez moi. Celui-ci je le garde; libre à vous de le consulter pour voir que j'ai effectué le partage en confiance.

— Tout à l'heure... Ou est l'argent comptant? Où sont les bijoux? demanda l'avidé baron.

— Dans le tiroir du secrétaire, là.

Lopart ouvrit tous les tiroirs l'un après l'autre, et M. de Lanteuil, assis à côté de lui, retira successivement les rouleaux d'or qu'ils contenaient. Il y en avait dix-huit.

— Dix-huit mille livres, comme je vous l'avais annoncé, baron. Tout cela est à vous.

M. de Lanteuil palpa les rouleaux d'or avec la joie cupide d'un voleur; Lopart le regardait en ricanant.

— Vous aurez bien vite mangé tout ça, fit-il, railleur.

M. de Lanteuil soupira.

— Dix-huit mille livres. C'est bien maigre! Il doit y en avoir d'autres quelque part.

— Vous êtes donc insatiable!... Et les revenus du domaine, les comptez-vous pour rien?

M. de Nantilly et Mathias ne perdait pas un mot de la conversation des deux scélérats et les suivaient du regard à travers la fente des rideaux. Ils avaient une envie folle de s'élançer sur eux et d'en faire justice; mais ils voulaient apprendre où se trouvaient les dames de Kermor.

De Lanteuil demanda :

— Et les bijoux? Ma tante en a de superbes, j'en suis sûr... Ma mère, je m'en souviens, y faisait souvent allusion, et disait que les bijoux de sa sœur étaient les plus beaux de toute la Bretagne après ceux de la famille de Rohan. Avant-hier même, ma tante me parlait d'emporter tous ses bijoux.

— C'est fort possible, mais je n'ai jamais vu Mme de Kermor les porter.

— Où peuvent-ils être? murmura le baron tout à son idée.

— Vous n'avez pas besoin de vous en préoccuper. Vous les trouverez plus tard, puisque le château est à vous. Ils sont dans quelque cachette.

— Dans ce vieux manoir, une cachette... Le diable m'emporte si je réussis à la découvrir?... Cette vieille boîte, peut-être?

Il regardait le coffret d'un œil soupçonneux.

— C'est votre affaire. Cette ferraille vous fascine, décidément... Voyons, finissons-en.

— Je m'en rapporte à toi.

— Eh bien, prenez votre argent et partons. Nous reviendrons quand la marquise aura capitulé et tout cédé au mari de sa fille, car d'ici là, nous n'avons que l'usufruit, conclut Lopart avec un éclat de rire épais comme sa plaisanterie.

— Oui, nous avons encore une bonne trotte d'ici à Nantes, et il se fait tard. J'aurais préféré coucher ici, je suis un peu fatigué.

— Coucher ici! Ces dames ne pourraient vivre sans vous, ricana-t-il, votre devoir est de les rejoindre au plus tôt.

— Aujourd'hui ou demain qu'importe?

— Elles sont donc à Nantes? murmura Gaétan à l'oreille de Mathias.

— Sans aucun doute, répondit le solitaire.

— Eh bien, êtes-vous prêt, baron? demanda Lopart. Je vous attends. Encaissez vos rouleaux et filons.

Au lieu de répondre et d'encaisser les rouleaux comme le lui signifiait l'intendant, le baron s'écria :

— Tiens, que se passe-t-il donc? Entends-tu?

Ils écoutèrent. Une rumeur sourde montait de l'extérieur, comme un bruit de pas cadencés, puis des commandements.

— Est-ce que le château serait envahi? s'écria Lopart.

Au moment même où il s'adressait cette question inquiétante, un domestique accourut dans la chambre.

— Monsieur Lopart, dit-il, c'est un détachement de Vendéens. Ils veulent passer la nuit au château.

— Que le diable les emporte! s'écria Lopart.

— Il paraît qu'ils viennent de loin et que les bleus les poursuivent, reprit le domestique. Ici, ils disent qu'ils seront en sûreté jusqu'à l'aube. Le chef demande à vous parler.

— Sais-tu quel est ce chef?

— Branche d'Or, un lieutenant de Charette.

— Branche d'Or! clama Lopart. Il ne faut pas le faire attendre! Il ne plaisante pas, ce brigand-là!

Branche d'Or était un des chefs royalistes les plus redoutés de la Vendée. Il faisait aux bleus une chasse sans merci, et les bleus n'avaient jamais pu le prendre. Il opérait sur les deux rives de la Loire avec une bande de partisans choisis, aussi féroces que braves.

L'intendant sortit vivement, poussant devant lui le baron, qui soupesait encore le fameux coffret.

— Laissez donc cela, puisque nous reviendrons tout à l'heure. Personne ne mettra les pieds ici. Je vais installer ces gaillards-là dans les granges, et les officiers chez moi. Venez avec moi, baron, vous m'aidez à les recevoir.

Il ferma la porte, fit faire deux tours à la serrure et mit la clef dans sa poche.

— Nous savons que la marquise est à Nantes avec sa fille, dit Gaétan en sortant de son embuscade, suivi de Mathias, c'est déjà quelque chose.

Les flambeaux étaient restés allumés sur la table.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, reprit Mathias. Le coffret aux bijoux l'échappe belle. Branche d'Or ne se doute guère du service qu'il m'a rendu!

Rapidement, le comte fourra dans sa poche les rouleaux d'or qui faisaient, l'instant d'aparavant, les nélices du baron de Lanteuil. Mathias prit le coffret, et tous les deux s'éclipsèrent par l'escalier de la tour.

Juliette les attendait, plus morte que vive.

— Enfin, vous voilà, dit-elle, Dieu soit loué! J'avais joliment peur ici, il fait si noir!

— Peur de quoi, répondit Mathias, puisque nous étions là... N'oublions pas les valises.

Ils descendirent au niveau du fond du fossé, ouvrirent la porte fermée à l'intérieur par une simple targette fortement rouillée et se trouvèrent dehors, où ils écoutèrent.

Aucun bruit, autre que le murmure lointain de la troupe arrêtée devant la façade du nord, dans la cour d'honneur, ne se faisait entendre.

— Avançons, commanda Mathias.

Ils franchirent le fossé, escaladèrent la contrescarpe ravinée par les pluies et entrèrent dans le parc. Ils marchèrent en se défilant derrière les arbres, jusqu'à la petite porte. Juliette passa la première, Mathias ensuite. Le comte se préparait à les suivre, lorsque une patrouille venant de la cour d'honneur cria :

— Qui vive?

— Viens vite, dit Mathias, et fermons la porte. Mais viens donc, tonnerre!

Gaétan ne bougeait pas.

— Laissez-moi faire, dit-il à voix basse. J'ai envie de rire. Une fois n'est pas coutume.

— Encore quelque folie, grogna le solitaire.

— Ami, répondit le comte en faisant un pas. Vous pouvez approcher, je suis seul.

Le chef de la patrouille s'approcha, la baïonnette croisée.

— N'ayez aucune crainte, reprit Gaétan, vous voyez bien que j'ai les mains vides. Ecoutez-moi.

— Qui êtes-vous?

— Le comte de Nantilly, des chasseurs vendéens.

Le chef de patrouille prit la lanterne qu'un de ses hommes tenait derrière lui, et l'éleva à hauteur du visage du comte.

— Je vous reconnais, dit-il. Que faites-vous donc ici, mon capitaine?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Qu'il vous suffise de savoir que les dames de ce château ont été enlevées la dernière nuit par les coquins qui en sont les maîtres à présent. J'étais ici avec des amis pour surprendre leur secret. Votre arrivée a tout dérangé, mais vous pouvez nous aider.

— Comment?

— Gardez-les à vue jusqu'à demain et quand vous partirez, n'oubliez pas surtout d'emmener leurs chevaux.

— C'est facile.

— Ils seront ainsi obligés de rentrer à pied à Nantes, où ils ont conduit les prisonnières. Au besoin, vous